

L'endetté

Antonin Mireault-Plante

Numéro 78, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91769ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mireault-Plante, A. (2019). L'endetté. *L'Inconvénient*, (78), 34–39.



L'endetté

FICTION Antonin Mireault-Plante

Lorsque j'ai été engagé à l'Agence, je n'ai pas su tout de suite prendre ma place et me sentir à l'aise, j'ai un caractère réservé et timide, je ne me mets pas de l'avant. Mes qualités se dévoilent avec le temps, à travers mes actions et ma lente évolution, et non d'un seul coup, dès le début, comme celles des conquérants, des esprits plus agressifs et démonstratifs, si prisés par les agences. Mon embauche m'a étonné, mais certaines de mes qualités – lesquelles ? je ne saurais le dire – ont apparemment fait forte impression sur les trois cadres qui ont mené l'entretien. Ils ne m'ont jamais confié ce qui, de leur avis, faisait de moi un agent plein de potentiel, mais c'est en souriant avec aménité et sincérité qu'ils m'ont tout de même conseillé d'être plus « agressif », d'avoir plus d'« allant », de moins « laisser venir les choses » à moi ; bref, de faire preuve d'initiative et de courage, ce qui est assez étonnant puisqu'ils me rencontraient pour la première fois et ne m'avaient jamais vu travailler ! Ont-ils déduit tout cela à partir de quelques questions plutôt générales et même carrément vagues qu'ils m'ont posées ? Ce serait extraordinaire qu'ils aient fait preuve d'une telle perspicacité, d'un tel pouvoir quasi télépathique – mais ils ont visé à peu près juste, dans la mesure où ce travail n'était pour moi qu'un simple gagne-pain qui m'était tombé dessus et qui ne répondait pas à mes ambitions. Il faut dire que le salaire n'était pas mauvais, en fait il n'est pas bon, mais il y a les commissions, les bonis qui complètent heureusement les sept dollars l'heure qu'on nous donne, non sans générosité quand on y pense un peu, puisque même un salaire, disons, de quatorze dollars l'heure ne nous ferait pas gagner autant que ce que notre « allant », notre « initiative », qui se développent comme des facultés secrètes, nous font gagner. Et c'est là aussi une sorte de salaire, comme gratuit, qui nous tombe dessus, cette capacité à devenir autre, à devenir plus que soi-même, à se découvrir des forces et des talents, mais des faiblesses aussi, de sorte que ce n'est pas seulement un travail rémunérateur qu'on nous offre, mais une méthode pour se connaître soi-même, le secret des philosophes, ce but tant recherché de la sagesse depuis, il me semble, la nuit des temps, si ma mémoire est bonne, c'est la conscience de soi, objet si convoité par l'humanité et si rare en fait, c'est cela qu'on trouve ici en même temps qu'un travail salarié et comme récompense de celui-ci.

Je n'ai donc aucune raison de me plaindre. Rien ne s'interpose entre moi et ce but sublime, rien d'autre, au fond, que moi-même, ma propre capacité à

relever ce défi, comme un coureur, en sautant chaque fois au-dessus d'une barre plus haute. Aussi nous, téléphonistes, ne sommes pas en compétition les uns contre les autres, l'atmosphère est parfaitement détendue lorsque nous nous croisons devant la machine à café pour nous remettre un peu d'aplomb après de longues heures de dialogue téléphonique parfois éreintant, en partageant, le sourire aux lèvres, quelques paroles innocentes que nous ne prolongeons que pour nous souhaiter une bonne journée, bonsoir ou bonne fin de semaine, et puis, heureux et rafraîchis par ces simples et charmants échanges humains, nous retournons travailler avec une note chantante dans la voix, un sourire sincère que ne pourra pas ne pas entendre le prochain client à qui nous téléphonerons. Et bien que nous soyons la plupart du temps porteurs de mauvaises nouvelles, et que, c'est notre fardeau et notre défi, ces personnes au bout du fil ne veulent pas nous parler, si elles répondent et entendent notre voix encore empreinte de ces rires légers et propos inoffensifs, elles ne raccrocheront pas sur-le-champ et seront disposées à entendre notre message. Non, aucune compétition entre nous – c'est même plutôt le contraire ! Par notre présence commune, nous nous venons en aide tout naturellement, sans même le vouloir.

La difficulté réside ailleurs. Elle n'est pas liée au travail lui-même, car il devient assez facile, avec le temps, de convaincre les clients de payer leurs dettes. Nous les appelons « clients » par politesse, car il règne ici une superbe amabilité ; c'est d'ailleurs la première des règles : toujours être aimable avec le client, même s'il se montre insultant, ne jamais refléter sa colère, même si cela demande une grande maîtrise de soi, un sens de l'abnégation, car cette maîtrise n'est que le premier échelon, une condition *sine qua non* de la connaissance de soi. Nous les appelons donc « clients », ce qu'ils sont d'une certaine façon, mais ils sont en réalité des *endettés*, mot que nous évitons de prononcer parce qu'il est péjoratif, des individus ou des entreprises qui ne payent pas leurs dettes, et nous sommes les recouvreurs, nous recouvrons d'abord l'endetté au sens de « retrouver ce qui a été perdu » (car il arrive souvent que l'endetté s'évapore, mais il réapparaît toujours grâce à nos outils de localisation), puis nous recouvrons sa dette, au sens où nous la lui faisons payer – ce pour quoi nous paye le créancier ! La polysémie du verbe *recouvrer* est peut-être l'une des choses qui, à l'entretien d'embauche, m'ont fait réussir, car ma réponse était toute prête lorsqu'on m'a demandé ce qu'était pour moi un agent de recouvrement. C'est rigoureusement exact, ont-ils répondu, le sourire aux lèvres. Autre chose importante : on dirait que l'expression *avoir le sourire aux lèvres* a été « rigoureusement » (j'imite ici leur langage avec une sorte d'allégresse !) inventée pour eux : le sourire est à leurs lèvres ce que la lumière est au soleil, et l'eau à la pluie, bref ils sourient tout le temps et de façon si amicale qu'on ne peut y résister.

Dès mon premier jour de travail, monsieur Bendica, mon superviseur, a posé un gobelet de café sur mon bureau en me souriant, il a écouté ma conversation téléphonique (tâtonnante il est vrai, puisque c'était ma toute première !), il a brandi son pouce en l'air et est reparti. Je me suis senti presque chez moi. Je disais que le travail en lui-même n'est pas difficile, car il s'agit simplement de manœuvrer le client, de tourner autour de lui avec calme ou agressivité, selon le cas, ce qu'on arrive à discerner avec l'expérience. La difficulté réside plutôt là où on s'y attend le moins, quoique plutôt que de difficulté il faudrait parler de défis à relever, car en principe il n'existe ici aucune difficulté ni obstacle insurmontable, rien n'est impossible, chaque occasion est un défi lancé à nos capacités – et ce défi, il réside dans le fait complètement nouveau et surprenant que nous sommes ici entièrement responsables de nous-mêmes. Depuis qu'on m'a embauché, je n'ai de comptes à rendre à personne d'autre que moi-même. Monsieur Bendica, superviseur de ma section, se contente de nous adresser des sourires – nous l'appelons d'ailleurs Monsieur Sourire, mais il faut que ça reste entre nous – comme si c'était là son travail. Il ne répond à aucune question, si ce n'est pour dire que nous avons la capacité et même le devoir d'y répondre nous-mêmes. Nous ne recevons aucune aide, et personne ne nous surveille, hormis

J'ai reçu, entre autres dossiers d'endettés, un dossier qui porte mon propre nom.

pour les calculs relatifs au salaire et aux commissions. Pourquoi ? Nous sommes notre propre patron. Il n'existe ici aucun véritable patron, il me semble. Il m'a fallu un certain temps pour m'y habituer, j'ai pataugé longtemps et j'ai passé des nuits blanches, puis un jour j'ai réalisé que j'étais un être libre. Jusque-là, je cherchais sans cesse de l'aide, des réponses toutes faites sur un plateau d'argent, puis il s'est produit un déclic : je ne compte maintenant que sur moi-même, en moi réside la réponse à toutes mes questions, je ne suis plus l'esclave d'un autre, je fais partie intégrante de l'entreprise, comme si elle m'appartenait, je peux la façonner, elle m'appartient et je lui appartiens aussi, entre elle et moi (et nous tous) s'est nouée une relation d'une grande beauté, une relation réciproque et holistique qui est comme une nouvelle façon d'exister. Je dois avouer, cependant, que je n'ai pas encore trouvé la façon idéale et parfaite de me fondre dans l'entreprise, car parfois il me semble que l'entreprise est une chose et que j'en suis une autre, qu'il y a moi *dans* l'entreprise et moi *hors* de l'entreprise, mais c'est justement le genre d'illusion que nous devons surmonter. Aussi le problème qui m'occupe est difficile, non pas difficile mais « *challenging* », et j'ai peur de ne pas en venir à bout, de ne jamais trouver la solution à ce problème, ou plutôt ce défi, un défi de taille.

J'ai reçu, entre autres dossiers d'endettés, un dossier qui porte mon propre nom, mon adresse, mon numéro, bref, il s'agit précisément de mon propre dossier de crédit, lequel m'a été attribué. Je n'avais pas souvenir d'avoir contracté une dette, mais, me suis-je dit, peut-être avais-je oublié ou négligé de payer un compte de téléphone ou d'électricité, c'est possible ! Mais il me semblait étrange que mon dossier me soit confié à moi, et non à un autre agent, ce qui aurait été plus naturel, à première vue. J'ai tout de suite pensé que c'était une erreur, alors j'ai décidé d'en faire part à monsieur Bendica. Je suis entré dans son bureau en plein après-midi (le bureau de monsieur Bendica est toujours vide, pas de papiers, pas d'ordinateur, et il a l'habitude de rester assis en regardant devant lui), mais il ne m'a pas souri – c'était la première fois que cela se produisait –, il cherchait quelque chose sur son bureau, dans les tiroirs, sur le plancher, il regardait partout sans s'arrêter, bureau, tiroirs, plancher, sans trouver ce qu'il cherchait, alors, avec amabilité, je lui ai demandé s'il avait perdu quelque chose :

– Ma balle ! a-t-il répondu sèchement, ma balle rouge !

Il avait l'habitude de jouer avec une belle balle rouge qu'il palpait en souriant ou lançait contre les murs avec une force extraordinaire.

– Je vais vous aider à la retrouver, ai-je dit en me jetant à quatre pattes pour fouiller les moindres recoins de son bureau.

Mais il a bondi brusquement de sa chaise en criant : « Non ! » d'un ton encore plus sec, et même, oserais-je dire, un peu colérique, car bien que je souffre de devoir écrire ce mot, un mot négatif, son attitude détonnait tellement avec sa bonne humeur habituelle que j'en étais ébranlé, et comme fragilisé, je ne savais plus comment agir, quelle attitude prendre : je n'avais pas assisté à une scène de colère depuis si longtemps. Je me suis relevé lentement et monsieur Bendica s'est rassis. Il a comprimé son visage gras et rougeaud entre ses énormes mains (des mains calleuses de débardeur ou de boxeur), il semblait sur le point de sangloter. Embarrassé, je lui ai expliqué mon problème brièvement, avec exactitude, afin de pouvoir quitter son bureau le plus vite possible. Monsieur Bendica a lâché un long soupir en me regardant dans les yeux avec un air de mépris que je n'avais jamais vu chez lui, et, sans retirer les mains de son visage, en me regardant à travers ses gros doigts écartés, il a répondu que si le système m'avait attribué ce client, cela voulait dire que c'était mon client et que je devais m'en occuper comme de n'importe quel autre, et il a ajouté qu'il n'avait répondu à ma question que par pitié pour moi, puisque je n'aurais même pas dû songer à lui poser une question aussi stupide.

Je suis ressorti, blême comme un mort, et je l'ai entendu rugir et fourrager à la recherche de sa balle rouge. J'avais honte de ne pas avoir compris d'emblée

que je devais m'occuper moi-même de ce problème, et qu'il était inadmissible de supposer que le système ait pu faire une erreur, surtout une erreur d'une telle *précision*. C'était au contraire le signe de l'extrême efficacité – de l'extrême sagesse ! – du système, qui préférerait faire reposer sur mes propres épaules la résolution d'une dette qui n'appartenait qu'à moi. Tremblant et transpirant, j'ai commencé à éplucher mon dossier.

C'était une vieille dette dont j'avais oublié l'existence, croyant que le créancier aussi m'avait oublié, mais j'aurais dû savoir qu'un créancier n'oublie jamais rien ! J'ai passé plusieurs jours à lire et relire le dossier, qui ne contenait pourtant pas beaucoup d'information, sans savoir que faire. Fallait-il vraiment que je pense et que je pense, sans arriver à prendre une décision ? Car, au fond, je savais ce que j'avais à faire, mais je ne savais comment l'envisager ; c'était la solution la plus simple et la plus logique, probablement la seule.

J'ai étalé le dossier devant moi. Mon téléphone portable se trouvait dans ma poche. Il ne fallait rien laisser au hasard dans la mise en scène. J'ai lu le numéro et l'ai composé lentement, un chiffre à la fois, puis je me suis appuyé nonchalamment sur mon bureau avec cette attitude qui est la mienne lorsque j'attends qu'on me réponde. J'ai senti mon portable vibrer dans ma poche, et, feignant la surprise, j'ai répondu.

Quelques collègues s'étaient approchés de mon bureau et me regardaient avec intérêt, peut-être même avec une certaine admiration mêlée de stupeur, car ils avaient compris l'importance et la difficulté de ce que je m'apprêtais à faire – et ce n'est pas sans fierté que j'ai répondu, à voix haute pour être bien entendu de tous :

– Oui, allô ?

J'ai répondu aussitôt, avec ma politesse habituelle :

– Monsieur Plante ? – mais les choses se sont immédiatement corsées, comme il se doit.

– Ah non, désolé, vous avez le mauvais numéro.

– Suis-je bien au... (j'ai répété mon numéro).

– Oui, c'est bien mon numéro.

– Alors vous devez être monsieur Plante !

– Non, pas du tout.

– Monsieur Plante, inutile de mentir, je sais que c'est vous, et nous économiserons beaucoup de temps et de peine si vous arrêtez tout de suite les petits jeux...

– Mais je vous dis que vous vous êtes trompé de numéro !

J'allais raccrocher quand j'ai vu que mes collègues suivaient le dialogue avec passion. Je pouvais lire dans leurs yeux la question qu'ils se posaient tous : comment va-t-il s'en sortir ? Je n'avais aucune envie de les décevoir et de passer pour un agent inapte, alors j'ai haussé le ton pour montrer à tous qu'on ne m'en ferait pas voir.

– Monsieur Plante ! Vous avez le droit d'exprimer vos doutes, mais j'ai de fortes preuves selon lesquelles vous êtes celui que je cherche, et tout refus de coopérer de votre part ne fera qu'empirer votre cas. Alors soyez prévenu, les conséquences pourraient être extrêmement désagréables s'il vous prenait encore l'envie de nier votre identité, laquelle, je vous l'affirme, est connue !

– Mais qu'est-ce que c'est que ce chantage ! Vous n'avez pas honte ?

C'est qu'il résistait ! J'allais devoir employer les grands moyens. J'ai aperçu monsieur Bendica sortir de son bureau pour m'observer, de loin – son visage était étrangement neutre, mais j'ai cru voir une étincelle de satisfaction luire dans ses yeux scrutateurs, ce qui m'a encouragé à continuer.

– Monsieur Plante, au risque d'être impoli, je vais mettre les points sur les *i* et clarifier certaines petites choses à votre sujet. En 2008, vous vous êtes engagé auprès d'une banque qui vous a fait l'honneur de vous accorder sa confiance en vous remettant, sans même que vous le demandiez, une carte de crédit, à un taux d'ailleurs très avantageux (trop, même, dans votre cas, si je puis me

permettre). Vous avez utilisé cette carte d'abord pour de menus achats, des bagatelles (vous vous contrôliez encore), vous payiez vos comptes, et puis, le temps passant, vous vous êtes mis à faire de grandes dépenses sans trop vous demander comment vous alliez rembourser. Ça allait encore, vous avez fini par payer, mais c'est plus tard, mis en confiance par une gestion à peu près convenable de vos affaires, que vous vous êtes lancé dans des dépenses sans compter, en outrepassant largement le principe de réalité. Je ne vous remémorerai pas dans quelles sordides débauches vous avez engouffré tout cet argent, sans aucun respect pour le nom de votre banque ni pour vous-même, noyé jusqu'aux yeux dans le plaisir et l'indifférence...

– Ça ne vous concerne pas, ce que j'ai fait de ma vie ! Pour qui vous prenez-vous ? Passez-moi votre superviseur !

– Vous confirmez donc que vous êtes bien monsieur Plante ?

– Je...

– Vous n'avez pas besoin de répondre.

– Ce n'est pas moi !

– Vous niez encore ? Quel beau raté vous êtes, quand même ! Regardez-vous un peu : un petit endetté sans avenir qui doit travailler dans une agence de recouvrement pour venir à bout du loyer, maintenant votre passé vous rattrape, il est temps de régler vos comptes, et tout ce que vous trouvez à faire, c'est de déclarer avec indignation : « Je ne suis pas monsieur Plante ! » Vous nous mentez en pleine face...

J'ai dû m'arrêter pour reprendre mon souffle. Autour de mon bureau, mes collègues m'observaient avec un mélange d'admiration et de commisération. Monsieur Bendica, l'air sévère, était planté sur le seuil de son bureau et me fixait. Au bout du fil, je n'entendais qu'un silence interloqué et une respiration rauque. Il me semblait que j'avais gagné une bataille. Ce n'était pas le moment d'abandonner !

– Un vrai raté ! ai-je crié. Oui, monsieur. Je n'ai pas peur de le dire. Et tu ne pourras pas m'échapper, où que tu sois, aussi loin que tu iras te cacher, je te trouverai. Je te tiens et je ne te lâcherai pas. Alors tu ferais mieux de coopérer tout de suite avant que j'envoie le huissier défoncer ta porte.

Il y a eu un long silence. Je transpirais, ma tête prise en étau entre deux téléphones me faisait un peu mal, mais, de part et d'autre, je tenais bon. Mes collègues étaient pétrifiés, comme s'ils voyaient un acrobate faire un double saut périlleux sans filet, suspendu dans le vide et dérivant vers un lieu inconnu de la vaste scène – tous retenaient leur souffle. Monsieur Bendica s'était approché et m'observait avec calme et froideur. Il pétrissait doucement sa balle rouge.

Il me fallait une réponse, vite et à tout prix, je devais me débarrasser de cette tension qui me traversait comme un fil électrique. J'étais en équilibre sur ce fil et je ne savais pas de quel côté j'allais tomber – j'aurais pu simplement raccrocher, mais je savais que c'était inutile. Il fallait en finir une fois pour toutes. Je ne prenais pas très au sérieux la menace du huissier, mais pourquoi pas ?

– Alors ? Monsieur Plante, vous êtes toujours là ?

Que faire ? Mon cœur battait insupportablement dans ma poitrine.

– Monsieur Plante, ai-je repris d'une voix douce et tremblante, laissons retomber un peu la poussière, d'accord ? Calmons-nous, et veuillez m'excuser pour la violence de mes propos.

J'ai senti un poids s'enlever de mes épaules.

– Il n'y a pas de mal..., ai-je dit d'une voix fatiguée.

– Je suis sincèrement désolé, vous savez, notre travail n'est pas toujours facile et il nous arrive de perdre patience, nous sommes humains aussi, comme vous, et nous comprenons...

– Je comprends...

– ... dans quelle situation la vie parfois nous place... Il est si facile de faire une erreur...

– Oui...

– ... surtout quand on est jeune...

– Oui...

– ... quand on aime la vie...

– Oui...

– ... on fait des largesses, on offre, on est amoureux...

– ... on ne se soucie de rien...

– Oui...

– Quel bon temps !

– Oui !

– Les terrasses, le cinéma, l’amour, les voyages, les livres...

– Oui...

– Mais tout ça, c’est du passé.

– Oui.

– Peut-être que l’avenir nous réserve quelque chose ?

– Peut-être.

– En attendant, tu es ce que tu es, tu fais ce que tu fais.

– C’est vrai.

– Mais il y a une façon efficace de rebâtir son avenir.

– Laquelle ?

– Refaire sa cote de crédit.

– Oui.

– C’est une préparation à la vie future. Tu voudras bien acheter une maison, une voiture, un jour ?

– Peut-être.

– Aller en voyage ? Revivre un peu du bonheur de la jeunesse, te sentir fougueux dans une belle voiture qui t’appartient, te sentir maître de ta propre maison, avec des enfants...

– Peut-être.

– Alors il faut redresser ta réputation de crédit. Elle est si mauvaise ! Ah !

– Tant que ça ?

– Catastrophique !

– Mais il est encore temps. Il n’est pas trop tard pour essayer de vivre ! Tu te souviens de ce poème de Valéry que tu aimais tant ?

– Oui.

– Récite-le.

– Je ne m’en souviens plus.

– Bon, je sais que ce n’est pas vrai, mais ce n’est pas grave. L’essentiel est que tu comprends. Si tu empruntes le bon chemin maintenant, tu iras quelque part.

– Oui.

– Alors dressons ensemble un plan de paiement.

– Oui.

Une salve d’applaudissements m’a arraché à notre conversation : j’étais si absorbé que j’avais oublié la présence de mes collègues autour de moi. Ils m’applaudissaient, le sourire aux lèvres. Monsieur Bendica s’est avancé, les téléphonistes s’écartaient devant lui, il s’est arrêté devant mon bureau. Sa face pâle, au teint cireux, n’affichait aucune expression, le seul mouvement perceptible dans tout son corps provenait de sa main qui écrasait la balle. Il m’a tendu l’autre main, m’a adressé un sourire, et il a dit :

– Félicitations, monsieur Plante, vous êtes promu.

Les applaudissements ont repris, accompagnés de cris de joie.

– Monsieur Plante, ai-je dit, je vous rappellerai bientôt pour organiser le plan de paiement. J’ai raccroché. ■

Antonin Mireault-Plante est né à Montréal en 1986. Étudiant de maîtrise en philosophie à l’Université de Montréal, il a publié des nouvelles et des articles dans les revues *Contre-jour*, *Mœbius* et *L’Inconvénient*. Son premier roman paraîtra aux éditions Le Quartanier en 2020.